UN NOYAU ÉTATIQUE EUROPÉEN : LA BUCOVINE

RĂZVAN TEODORESCU

Il y a – nous le savons tous – dans la géographie politique européenne une dynamique spéciale des centres de pouvoir, des centres émergeant dans le Moyen Âge post-carolingien et, plus tard, post-byzantin, des centres qui ont repris la place et le rôle d'Aix-la-Chapelle ou bien de Constantinople, à leur tour de «nouvelles Romes» dans la perspective des chroniqueurs écrivant en latin ou en grec. Ce fut là le rôle bien connu de l'Île-de-France à l'âge des Capétiens, du Wessex anglo-saxon, de la Pannonie sous les Arpadiens, du Kiev sous les Riourikides, de la Stara Planina pour les khans devenus tsars bulgares. Ce fut là également, le rôle de la Bucovine, région créatrice de l'État roumain de la Moldavie. Les princes du XIV[e] siècle issus du fondateur historique du pays, ce voïvode que fut Bogdan de Cuhea – «infidelius notorius» pour les Angevins de Hongrie – venus de Maramureş voisin, enseveli dans la basilique de Rădăuți, de même que ses successeurs de la deuxième moitié du XIV[e] siècle, Lațco, Pierre, Roman et Étienne qui reçurent, sur leurs tombeaux, cent ans plus tard, les pierres funéraires mises en guise de rappel et de solidarité dynastique, par leur descendant Étienne III dit « le Grand » – tous ces princes furent ceux qui ont créé historiquement cette Bucovine, noyau primordial du pays moldave. Le «pays des hêtres», nom très répandu dans l'espace roumain du Moyen Âge (sous les formes Bucov et Bucovăț), fut connu en tant que tel avant 1400 et repris après 1775 par l'occupant autrichien qui désignait ainsi tout un duché de l'Empire des Habsbourgs situé entre les possessions polonaises de Joseph II, les provinces russes de la Grande Catherine et les principautés autonomes de la Valachie et de la Moldavie ainsi mutilée pour la première fois.

En fait, nous l'appelons aussi la Haute Moldavie là où, dès le XIV[e] siècle, se trouva pour trois cent ans le centre irradiant d'un état indépendant *in statu nascendi*, foyer privilégié d'une action politique et idéologique princière qui soutenait, entre autres, les croisades contre les infidèles, ce mot d'ordre du Moyen Âge, agissant ici-même, aux frontières orientales de l'«université chrétienne». Plus tard, vers la fin du XIV[e] siècle, à l'instar d'autres états européens, toujours selon les tendances de la géographie politique, la capitale du pays migra vers d'autres horizons, dans notre cas de la troisième capitale historique de la Bucovine, de Suceava, vers la plaine, vers Iaşi (ce qui se passa, dans une sorte de *translatio regni*

Analele Bucovinei, **XVII**, *1* (34), p. 5–8, Bucureşti, 2010

BDD-A32518 © 2010 Institutul „Bucovina" al Academiei Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:10:32 UTC)

en Valachie aussi, de Târgoviște à Bucarest, aussi bien qu'ailleurs, de Ségovie à Madrid, de Cracovie à Varsovie, de Moscou à Saint Petersbourg, pour ne citer que quelques exemples).

Cette Bucovine qui sera encore plus tard un monde à part, multiculturel, où Roumains, Arméniens, Allemands, Ruthènes et Juifs cœxistèrent d'une façon remarquable et créatrice de culture, cette «Europe en miniature» hérita depuis l'époque des genèses étatiques moldaves, sanctuaires, châteaux, marchands, guerriers et moines venus de l'Occident et de l'Orient à la fois.

D'une part nous avons, dans l'héritage de la Bucovine, la forteresse princière de Suceava qui appartient, par ses morphologies, au monde polono-lituanien de Baltique d'où descendait également ce décor céramoplastique animant de couleur les façades sobres des églises orthodoxes bâties en pierre et en brique ; nous avons nos sources sur l'existence de quelques églises gothiques de Baia, la *civitas Moldaviae* habitée par des colonistes allemands transalpins, ou bien de cette église des Dominicains de la *civitas Cerethensi*, le Siret actuel ; nous avons gardé également ce curieux «cassone» de sacristie du début de Quattrocento provenant de la région ligure, meuble catholique se trouvant dans la collection du monastère orthodoxe de Putna et nous savons bien, par ailleurs, que le costume seigneurial de la Bucovine médiévale provenait, pour sa grande partie, du «gothique international» issu de la mode française.

D'autre part, nous avons les traces des églises monacales ou des chapelles princières de Humor, de Moldovița, de Siret, reprenant le plan triconque de la Serbie d'où venait peut-être aussi, avant 1400, la consécration d'un évêque aux débuts de l'Église moldave orthodoxe, tandis que de la Macédoine byzantine arrivait tel épitaphios de la veuve du despote Uglieša. Enfin, de Constantinople, du temps d'Alexandre le Bon, qui se disait «autocrator», venaient des broderies et des manuscrits liturgiques d'une noble grécité paléologue, copiés ensuite par les Moldaves eux-mêmes (tel le fameux évangéliaire d'Oxford dû au moine Gabriel Uric en 1429).

Le règne du petit-fils d'Alexandre, Étienne le Grand – un des plus longs dans l'histoire médiévale européenne à côté de celui du dernier empereur germanique couronné à Rome, Frédéric III, et celui du duc bourguignon Philippe le Bon, créateur de l'ordre de la «Toison d'Or» – représente l'apogée de la civilisation de la Bucovine. Ce prince entré dans la mythologie nationale des Roumains, qui ont célébré, le mois de juillet cette année, le demi-millénaire de son trépas, fut un vrai créateur de style où l'Occident et l'Orient retrouvèrent la création locale et où la Bucovine a eu une place à part.

L'interférence, pleine de saveur d'ailleurs, des formes gothiques et byzantines colorée même par certaines suggestions provenant de l'Islam – fait règle sans la civilisation de cette partie du continent, de 1450 à 1550, dans telle église, dans telle argenterie ou broderie liturgique, dans les absides polygonales, les portails ou les fresques récemment retrouvées, avec leur dorure insoupçonnée, de Bălinești, dans

BDD-A32518 © 2010 Institutul „Bucovina" al Academiei Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:10:32 UTC)

les plaques en argent de la chasse de Jean le Nouveau, saint patron de la Bucovine et de toute la Moldavie, apportées de Cetatea Albă, la Moncastro génoise et ensuite roumaine (avant de devenir turque et russe!) ou bien dans le voile de tombeau de la princesse Marie de Mangop et de Crimée où l'écho du gisant gothique se superpose à l'arc oriental en accolade.

Ce prince sanctifié d'abord, d'une manière presque folklorique par le peuple de la Bucovine fut celui qui voyait dans son pays *questa porta della christianita* selon le texte italien de 1475 envoyé aux cours occidentales, l'année même où il arrêta la marche des conquérants de Byzance et qui concevait sa croisade, à la fin du XV[e] siècle, sous une forme culturelle inhabituelle, lorsqu'il érigeait une église à Pătrăuți, avec le vocable plutôt rare de la Sainte Croix, l'ornant des fresques où l'on rappelait les faits d'armes du premier empereur chrétien Constantin le Grand (évoqué, peu de temps auparavant, dans une chapelle toscane d'Arezzo par le maître de Borgo San Sepolcro).

Le dernier grand moment historique de la Bucovine fut marqué par le fils et successeur d'Étienne III, Pierre Rareș, à la première moitié du XVI[e] siècle. Ce fut ici et alors que l'on inaugura la célèbre peinture murale extérieure, unique au monde, des églises parsemées dans les villages et les villes de la Bucovine, tout au long de quelques dizaines d'années, jusque vers 1600, à Probota et à Suceava, à Humor et à Moldovița, à Arbore et à Voroneț, à Râșca et à Sucevița. Il est hors de doute que lorsque les fidèles ont contemplé les premiers murs entièrement revêtus de fresque polychrome figurant des dizaines et des dizaines des personnages sacrés, des compositions vastes telle «La hiérarchie Céleste», «L'Hymne Acathiste», «Le Jugement Dernier», «L'Echelle de Jean de Sinaï» ou «L'Arbre de Jessé» – ce thème reliant Ancien et Nouveau Testament, partant des vitraux de Saint-Denis et de Chartres, porté par les croisés jusque dans les mosaïques de Bethléem, pour les retrouver dans les milieux du Mont Athos et pour connaître en Bucovine son essor le plus majestueux – ce phénomène culturel déjà post-médiéval reflétait une mentalité et une sensibilité qui n'appartenait au Moyen Âge que par leur vêtement iconographique de tradition byzantine. Le sens profond de ce chapitre de civilisation – jadis étudié par des savants appartenant à l'Université française et à l'Institut de France, tel Paul Henry et André Grabar – réside dans le triomphe de la narration, par textes et images, pour le plus grand nombre d'auditeurs et de spectateurs, de l'histoire à la fois sacrée et profane, lointaine et récente. En fait, cette peinture extérieure transforme l'expression sobre, classique, concentrée de la fresque du temps d'Étienne le Grand, en un spectacle luxuriant, composé de centaines de figures, qui éclate sur les murs des églises, en abolissant effectivement la limite médiévale séparant la liberté de la nature environnante des rigueurs de l'édifice religieux. Le spectacle d'une pareille peinture et ce besoin rhétorique d'un style discursif qui recourt aux images plus ou moins consacrées de l'iconographie orthodoxe se trouve rattaché naturellement non seulement aux représentations épisodiques à caractère dramatique – tels certains *ludi* dans la tradition du mystère

BDD-A32518 © 2010 Institutul „Bucovina" al Academiei Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:10:32 UTC)

catholique qu'on mettait en scène vers 1537 dans la *primaria civitas* moldave, c'est-à-dire à Suceava – mais encore aux pages imprégnées d'une rhétorique de la narration, rédigées entre 1530 et la fin du XVI[e] siècle par les chroniqueurs Macarie l'évêque, Euthyme l'abbé, Azaire le moine. À son tour ce triomphe de la narration picturale et littéraire des muralistes et des chroniqueurs moldaves se trouve parfaitement contemporaine – coïncidence hautement significative – d'une expérience pittoresque en matière d'architecture déroulée toujours en cette Bucovine à la première moitié du XVI[e] siècle : lorsque la peinture «sortit» de l'édifice culturel consacré au mystère liturgique et au sacré, en s'ouvrant vers un extérieur attaché à la réalité profane (entre parenthèses, soit-il-dit, n'oublions pas que ce fut un Roumain, Mircea Eliade, qui a écrit des pages mémorables sur «le sacré et le profane»), l'architecture religieuse moldave effectuait une «sortie» similaire, à Arbore, Pătrăuți, Humor, Moldovița, par la création du portique ouvert, l'exonarthex, particularité roumaine unissant la culture de l'édifice et la nature environnante, élément architectural qui va se prolonger en Valachie jusqu'à l'aube de l'âge moderne, après 1800.

Pour conclure on pourrait dire que la Bucovine, avec ses débuts moyenâgeux après 1300, avec son triomphe culturel à travers les fresques des églises princières et nobiliaires d'entre 1450–1600 demeure plus qu'un magnifique moment de la culture européenne. Elle exprime, dans cet espace de la seule orthodoxie latine et de la seule latinité orthodoxe du monde, un temps profondément religieux, le changement d'une mentalité sise entre médiévalité et esprit moderne, l'affinement d'une sensibilité, l'enrichissement d'un savoir. Somme toute cette terre de la «douce Bucovine» marque, dans l'univers de ces «Latins d'Orient» que sont les Roumains, un rapport nouveau de l'homme avec son histoire et avec les miracles divins.

BDD-A32518 © 2010 Institutul „Bucovina" al Academiei Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:10:32 UTC)